



ESQUISSE FAMILIALE

MADAME DE LAMARTINE

SUITE ET FIN



Le bonheur domestique, dont la pieuse femme jouissait si complètement, ne sera pas longtemps sans ombre, et son cœur tendre, rempli de sollicitudes, va saigner sous les meurtrissures de la séparation de son fils unique, son premier né. Il est en âge de commencer ses études; en conseil, la

ramènera son pauvre Alphonse dans sa pension, elle écrira : « J'avais l'âme malade en sortant. Dieu que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé pour la jeter dans ces maisons mercenaires..... J'étais comme Abraham quand il se retournait pour contempler Agar et son fils, abandonnés aux hasards du désert. Et encore, le désert est moins dangereux que la foule, où la société force les mères

d'abandonner leurs fils innocents..... »
La rude discipline du collège pesait lourdement au jeune Lamartine, habitué à la douce direction de sa mère, si lourdement qu'à la fin de l'année 1802, il prenait la clé des champs, en compagnie de deux de ses camarades. On rattrapa les fugitifs à six lieues de Lyon.

Cette équipée, pour laquelle le collégien ne manifesta aucun repentir, désola Mme de Lamartine, qui se reprocha d'avoir trop gâté son fils; elle s'effraya de son caractère indépendant. « ... Je lis les *Confessions de saint Augustin*, écrit-elle, et c'est bien à



LAMARTINE.

propos. Je veux imiter, autant qu'il sera en moi, sa mère, sainte Monique, et, à son exemple, prier sans cesse pour mes enfants... »
A force d'instances, elle finit par obtenir, de ses beaux-frères et de son mari, de confier l'éducation du dernier des Lamartine aux Jésuites de

La pauvre mère s'inclina, renfermant en elle-même sa double souffrance : la sienne et celle de son fils, « qui ne peut, dit-elle, s'accoutumer à sa prison ». Il y travaille cependant; ses maîtres en rendent bon témoignage, et il revient à la maison maternelle avec deux prix.

Mme de Lamartine a peine à réprimer un sentiment d'orgueil dont elle demande pardon à Dieu. « Quelle distance, dit-elle, n'y a-t-il pas d'un petit enfant à un homme? »

Cette pensée de l'avenir moral de son fils ne la quittera plus. Lorsqu'au mois de novembre, elle



Belley. Elle pensait avec raison que les fils de saint Ignace sauraient comprendre et former l'âme ardente et fière de cet enfant, que révoltait la brutale autorité de maîtres indifférents.

Quelques années plus tard d'autres préoccupations hanteront les veilles de cette mère incomparable. Dans quelle voie diriger ce beau jeune homme, sa joie, son orgueil ? Il rêverait de reprendre l'épée de son père, mais les Lamartine sont restés trop fidèlement attachés à la vieille monarchie pour lui permettre de combattre sous ce drapeau aux trois couleurs, qui symbolise toujours pour eux la révolution. Quant à la mère, la guerre l'épouvante, « elle dévore tant de jeunes gens ! » Mais elle s'inquiète « de cette oisiveté dangereuse où la famille le laisse... C'est bien pour lui, à présent, que j'ai besoin des secours de Dieu, dit-elle au muet confident de ses angoisses maternelles. Je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses. Il est agité, mélancolique, il ne sait ce qu'il désire... »

Pour distraire cette mélancolie, occuper cette énervante oisiveté, les parents de Lamartine l'envoyèrent passer une partie de l'hiver à Lyon ; puis, au printemps, ils le firent partir pour l'Italie. Au contact de ce pays de la poésie et du rêve, sous ce beau ciel bleu de Rome et de Naples, l'étincelle sacrée allait jaillir dans l'âme du jeune poète, encore inconscient de sa destinée ; il allait ouvrir ses ailes et prendre son essor vers ce monde de l'idéal où vivait sa mère. Seulement, cet amour de l'idéal n'empêchait pas Mme de Lamartine d'avoir autant d'ordre et d'économie que la plus terre à terre des paysannes, tandis que son fils ne devait jamais posséder qu'une idée très relative de la valeur de l'argent. Pendant cette première année d'indépendance, Alphonse de Lamartine dépassa de beaucoup la somme qui lui avait été donnée : « Des notes assez considérables (c'est Mme de Lamartine qui parle), arrivèrent de Lyon et d'Italie à ses oncles et à ses tantes ; la famille, qui sait que je le gâte, m'a rendue responsable de ces dérèglements ; on m'a bien grondée, j'ai beaucoup pleuré. Les torts de mon enfant sont mes torts. Pourquoi n'ai-je pas été plus sévère envers lui dès la première faute ? Il aurait craint, avant tout, de me déplaire. Il est vrai qu'il ne m'aimerait peut-être pas avec la même passion, et que, plus tard, pour des circonstances plus graves, la douleur de m'affliger ne serait pas une seconde conscience pour mon pauvre enfant. »

Cet enfant, cause de tant de larmes, était alors à Paris pour y compléter ses études, mais tout en travaillant, il était loin de mener une vie de bénédictin, et un jour arriva une lettre d'un vieil ami de la famille, M. de Lornaud, prévenant que la santé d'Alphonse lui donnait des inquiétudes, que, travaillant une partie du jour, il passait toutes ses nuits dans une maison de jeu et qu'il fallait à tout

prix le faire revenir au plus vite en Bourgogne.

Affolée, Mme de Lamartine partit immédiatement pour Paris avec sa seconde fille. L'aînée était fiancée à un gentilhomme franc-comtois, le comte de Cesia. Écoutons cette mère modèle raconter de sa plume vibrante comment elle arracha son fils « à ce gouffre de séductions » :

« ... Je ne voulus pas descendre à son hôtel, de peur de lui causer une émotion trop forte et trop pénible ; d'ailleurs, je tremblais que mon enfant ne fut trop changé de figure et que son changement ne me fit évanouir, si je le voyais sans préparation. Je résolus de voir en secret M. et Mme de Lornaud pour tout expliquer et tout préparer. Dieu, que je souffrais de retarder ainsi le plaisir de l'embrasser !... J'étais anéantie d'inquiétude, pleurant, priant sur un canapé, la fenêtre ouverte ; Eugénie se mit à cette fenêtre pour voir passer les voitures qui se rendaient à l'Opéra ou au Théâtre-Français. Tout à coup, Eugénie jeta un cri et me dit : « — Maman, je crois bien que je vois Alphonse. » Je courus, il était dans un élégant cabriolet qu'il conduisait lui-même avec un autre jeune homme à côté de lui. Il avait l'air fort gai et fort animé, ce qui me rassura beaucoup. Toutes mes inquiétudes tombèrent à sa vue.

« Je me levai matin, impatiente de voir mon fils et, cependant, troublée de l'effet que lui ferait mon arrivée imprévue ou de la crainte de le trouver souffrant et peu disposé à revenir avec moi. Enfin, je lui écrivis mon voyage et mes motifs. Il accourut tout de suite, il me dit qu'à cause de moi, il reviendrait à Mâcon, qu'avec tout autre, il ne serait pas revenu.

« La réception de mon mari et de la famille a été très tendre pour moi, très froide pour Alphonse. Nous sommes rentrés à Milly. Il se résigne bien à notre solitude, il travaille, il lit, il écrit tout le jour dans sa chambre ; le soir, auprès de notre feu, nous nous entretenons des désastres de nos armées, des malheurs que la folie de Bonaparte a amenés sur la France... »

C'était en 1813 que Mme de Lamartine écrivait cela ; au printemps de 1814, ce sera un hymne sublime de joie et de reconnaissance qui s'échappera de sa plume :

« ... Fut-il jamais, Seigneur, une créature plus comblée de vos bienfaits que moi ?... Au milieu de tout ce qui vient de se passer, je n'ai éprouvé aucun malheur particulier. J'ai conservé mon fils, quand tant de gens ont perdu les leurs... J'abats autant que je peux tous les mouvements d'ambition qui voudraient s'élever dans mon cœur ; tout ce que je demande c'est le bien de son âme... »

« Le royaume de Saint-Louis va renaître avec le royaume de Dieu !

« Chantez un nouveau cantique, chantez la puissance et la bonté de Dieu sur toute la terre.

« Que toutes les mères qui conserveront main-

tenant le fruit de leurs entrailles chantent le cantique du salut avec mon cœur ! »

Aussitôt après le retour de Louis XVIII, le jeune de Lamartine s'était fait inscrire aux gardes du corps et il était parti pour sa garnison, radieux d'avoir enfin trouvé un but à sa vie.

La mère ne se faisait pas d'illusion sur la durée de cet enthousiasme militaire. « Il a trop d'imagination et de mouvement dans l'esprit pour cette discipline en temps de paix. » Mais elle est heureuse qu'il fasse preuve de dévouement aux Bourbons, et puis ce service l'arrachera à une vie mélancoliquement oisive.

Comme l'avait prévu M^{me} de Lamartine, le jeune garde du corps se lassa vite de la discipline du régiment. Lorsque les Bourbons revinrent après les Cent jours, il ne songea pas du tout à reprendre l'uniforme et, suivant les conseils de sa mère, il sollicita un emploi dans la diplomatie.

Cet emploi se fit longtemps attendre. Au mois d'août 1818, M^{me} de Lamartine écrivait : « L'oisiveté d'Alphonse me ronge... Je l'ai retrouvé seul à Milly, calme mais triste plus que jamais, vivant dans les livres et quelquefois écrivant des vers qu'il ne montre jamais ; ses amis, M. de Vignet et M. de Virieu, m'en parlent avec une sorte d'enthousiasme, mais à quoi lui servent ses talents ensevelis ?... J'espérais que ces princes que nous avons servis et regrettés emploieraient mon fils dans les fonctions dont il est capable, mais, depuis trois ans, nous n'avons pas même obtenu un regard... il faut se résigner à l'oubli... »

Ce n'était pas l'oubli, si chrétiennement accepté par cette grande mère, qui allait envelopper de son ombre le nom de Lamartine, c'était la gloire. Elle lui arriva, portée par les plus nobles, les plus charmantes femmes du Paris d'alors : les princesses de Talmont et de la Trémouille, la duchesse de Broglie, M^{mes} de Saint-Aulaire, de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, de Raigecourt, l'amie de Madame Élisabeth. Leurs belles mains applaudissaient avec tant d'enthousiasme les strophes harmonieuses du poète, qu'elles attirèrent sur lui l'attention des hommes les plus éminents de la cour et jusqu'à celle du roi.

En apprenant les succès de son fils, une prière s'éleva du cœur de M^{me} de Lamartine : « Vous savez, mon Dieu, que je suis bien fière de ces accueils inattendus faits à mon enfant, mais vous savez aussi que je ne vous demande pas pour lui ce que le monde appelle la gloire et les honneurs, mais d'en faire un honnête homme et un de vos serviteurs comme son père ; le reste est vanité et souvent pis que vanité ! »

Sur ces entrefaites, elle apprend que son fils est malade d'une fluxion de poitrine ; elle part aussitôt pour Paris, elle l'y trouve en convalescence, tout à l'enivrement de son triomphe. Il vient de faire paraître ses *Méditations*, et le petit volume est

dans toutes les mains, même dans celles de Talleyrand qui passe sa nuit à le lire. En quelques jours, le solliciteur toujours éconduit est devenu un homme célèbre, qu'on envoie, tout couvert de lauriers, comme secrétaire d'ambassade près la cour de Naples.

L'âme débordante de reconnaissance pour son bonheur et celui de ses enfants, M^{me} de Lamartine va s'agenouiller, le soir de Pâques, derrière un pilier de l'église Saint-Roch, où elle a si souvent prié dans sa jeunesse, et, les yeux brillants de larmes, elle remercie Dieu de toutes les faveurs dont il la comble. Déjà trois de ses filles sont bien mariées, et l'avenir de son fils, cet avenir qui la préoccupait tant, est désormais fixé.

Il possède une carrière et bientôt il va avoir un foyer.

L'amour profond, fidèle, d'une belle jeune fille avait devancé la gloire. Dans l'un de ses voyages, le poète, alors inconnu, avait rencontré aux environs de Chambéry, chez le colonel de Maistre, une jeune Anglaise dont la mère avait été, à Londres, pendant la Révolution, une Providence pour nombre d'émigrés. Il fut séduit par la grâce, le charme enveloppant de l'étrangère, et celle-ci, de suite, s'était prise d'admiration pour ce Français au beau visage rêveur, qui chantait, en des vers si harmonieux, les beautés de la nature, les vagues et poétiques tristesses d'une âme jeune et passionnée.

« Cela a été comme une rencontre de roman », dit M^{me} de Lamartine, que le roman n'effrayait pas. Son mariage à elle, si heureux, si béni, n'avait-il pas été entouré de mille circonstances romanesques ? Mais la mère de la jeune fille avait des idées plus positives. Le peu de fortune du jeune poète refroidit singulièrement la sympathie qu'il lui avait tout d'abord inspirée, et, bien décidée à ne pas donner suite à ce premier chapitre de roman, elle partit immédiatement pour Gênes avec sa fille, comptant que l'absence, les distractions du voyage, couperaient les ailes à cet amour naissant. Mais la jeune fille n'oublia pas son poète, et, lorsque l'intervention de fées bienfaisantes lui ouvrit les portes dorées de la gloire, elle supplia sa mère de consentir à leur mariage.

Alphonse de Lamartine n'était plus un petit gentilhomme pauvre, c'était un auteur célèbre, un futur ambassadeur ; la pratique Anglaise n'avait plus d'objections à faire, et le mariage se célébra, le 6 juin 1820, dans la chapelle du gouverneur de Chambéry.

M^{me} de Lamartine était au comble du bonheur... « Je ne peux dire, écrivait-elle, quelques semaines plus tard, tout ce que j'éprouvais en voyant mon fils arrivé à ce moment si important de sa vie ; j'ai prié Dieu avec bien de l'ardeur... mais je me reproche toujours de ne pas l'avoir assez prié. Que peut réserver de prières, de reconnaissance et de joie dans son cœur, une mère qui touche en-

fin pour son fils à un tel moment ! Son œuvre sur la terre est finie. »

Si elle remettait, avec une abnégation touchante, en des mains plus jeunes et tout aussi dévouées la mission de veiller au bonheur de son fils, de le soutenir dans ses défaillances d'âme, de le défendre contre les épreuves inévitables, son cœur maternel n'en restait pas moins tendrement occupé de ce fils qui a été la grande sollicitude de sa vie.

« Je n'ai plus besoin de m'en occuper ; il me rend bien, en tendresse et en dévouement, toutes les peines et tous les sacrifices qu'il m'a coûtés dans sa jeunesse inquiète... J'ai entrepris un ouvrage de tapisserie qui durera peut-être autant que ma vie, c'est un tapis de pied pour la chambre d'Alphonse, à Saint-Point ; ils penseront, en le foulant aux pieds après ma mort, que chacune de ces mailles a été dans son temps une pensée pour lui. »

Cette pensée constante de la mère trouvait un écho dans l'âme du fils... « Alphonse vient de m'envoyer des vers qui m'ont bien émue, écrira-t-elle un jour, il y dit précisément ce que je pense, il est ma voix, car je sens bien les belles choses, mais je suis muette quand je veux les dire même à Dieu... Mais Dieu, qui m'écoute, n'a pas besoin de mes paroles, je le remercie de les avoir données à mon fils. »

A la fin de l'automne 1829, Lamartine était à Paris pour sa réception à l'Académie ; il se préparait à aller terminer son congé près de sa mère, tout heureux de lui emporter mille petits présents féminins. « C'était peu, dit-il, en retour et en reconnaissance de toutes les privations que je lui avais causées dans ma jeunesse, des bijoux dont elle s'était dépouillée pour me procurer une liberté, un plaisir, un voyage, ou pour cacher une de mes fautes à la juste sévérité de ma famille. »

La veille de son départ, comme il rentrait joyeux de la perspective du revoir, il aperçut à la porte de l'hôtel, son ami, le comte de Virieu, le frère de son âme, ainsi qu'il l'appelait. Il s'étonne de la pâleur de son visage, de la consternation de sa physionomie.

— Montons, dit le comte de Virieu d'une voix entrecoupée, j'ai à t'entretenir de tristes nouvelles... recueille toute la force de ton âme pour les apprendre...

Ces nouvelles cruelles entre toutes, c'était la mort de sa mère, emportée inopinément en pleine vie par un accident.

« Il me sembla, dit Lamartine, que la terre se déroba sous moi. Mon âme suivit d'un élan au ciel celle qui avait été ma vie ici-bas... elle était si belle, elle paraissait si vivante, si jeune, que l'idée de la séparation éternelle ne s'était jamais présentée à moi que dans un lointain adouci par la gradation de l'âge... la séparation était venue, et elle était venue sans gradation et sans adieu. Le

matin, je vivais véritablement dans deux cœurs, et, le soir, je n'en avais plus qu'un pour crier, pour gémir, et pour ne plus vivre que de la moins bonne moitié de ma vie.... »

Le 27 novembre, après avoir entendu, selon son habitude, une messe matinale, M^{me} de Lamartine était allée prendre un bain chez les sœurs de l'hospice, car il n'y avait pas d'établissement dans la ville. Le bain préparé, elle remercia, avec sa grâce habituelle, la religieuse qui s'en était occupée, et entra dans la cabine ; elle y était depuis fort peu de temps quand on entendit un cri, puis un gémissement étouffé ; on se précipita, la baignoire débordait d'une eau fumante et M^{me} de Lamartine était sans connaissance, elle avait voulu réchauffer son bain et n'avait pu refermer le col de sa robe par où coulait l'eau chaude. On la coucha sur un matelas et on la rapporta de l'hospice dans sa maison. La foule matinale des servantes et des femmes pieuses sortant des églises suivait en pleurant le triste cortège. L'accident tout d'abord ne parut pas mortel, mais le soir, la fièvre la saisit ; oubliant ses atroces souffrances, la mourante consolait le cher et fidèle compagnon de sa vie qui pleurait, atterré près de son lit. Elle voulut recevoir, une dernière fois, le Dieu qu'elle avait si vaillamment servi, si constamment aimé, puis elle s'endormit pour toujours en murmurant les noms de son mari, de ses enfants, en appelant sur eux les bénédictions divines.

Il n'y avait pas alors de rapides moyens de communications pour franchir les distances, et aucun des enfants de M^{me} de Lamartine ne put accourir à temps pour lui rendre les derniers devoirs. Lorsque son fils en larmes arriva à Mâcon, tout était consommé, et la chère dépouille reposait déjà dans le cimetière.

M. de Lamartine, écrasé, anéanti sous le poids d'une douleur trop forte pour ses épaules d'octogénaire, n'avait pas eu la force d'exprimer une volonté, ne s'était point souvenu du désir si souvent manifesté par sa femme de dormir son dernier sommeil dans le petit cimetière du village de Saint-Point, à l'ombre de l'église où elle aimait tant à se recueillir aux pieds de son Dieu.

Sous la lourde main de la douleur, la mémoire du fils resta plus fidèle que celle du mari ; révolté à l'idée d'un désir de sa mère non accompli, il fit exhumer le cercueil et, avant de l'emporter à ce poétique champ de repos choisi par la bien aimée morte, il le fit ouvrir, voulant revoir encore une fois le visage adoré. La mort ne l'avait point altéré. « C'était elle toute entière, moins le regard. » Les lèvres brûlantes du fils touchèrent, avec amour, le front glacé de la mère, et le cercueil fut refermé. Puis, dans la nuit, porté sur les épaules des métayers de Milly, il s'en fut, à travers les chemins tout blancs de neige, vers son dernier asile.

Derrière, abîmé dans son désespoir, suivait seul

le premier né de cette admirable mère. Il n'avait voulu partager avec personne ce cruel tête-à-tête. Cette funèbre course dans la neige dura sept heures. Une dernière fois, M^{me} de Lamartine franchit le seuil de sa demeure où l'attendaient en larmes tous ceux dont elle avait été la vivante Providence ici-bas, puis « au son de la cloche

dont elle aimait tant l'harmonie et qui la pleurait maintenant » on la porta dans l'humble église et, après les suprêmes prières, on l'ensevelit, ainsi qu'elle l'avait souhaité, à l'ombre des murailles de la maison de Dieu.

JACQUES DE LA FAYE.

CONSEIL

QUELLE difficile question que celle des lectures ! Je ne viens pas aujourd'hui vous dire ce que vous pouvez ou ne pouvez pas lire. J'aime à penser que la plupart d'entre vous ont une mère ou une parente vigilante qui surveille ses lectures. Si mon humble opinion était demandée, j'insisterais pour que l'on fût très sévère lorsqu'il s'agit de romans. Mais ce dont je désire causer aujourd'hui avec vous, c'est de l'ordre adopté dans les lectures, puis de la manière de lire.

Tout d'abord, je voudrais que, de même que le plaisir ne doit pas être la chose principale de la vie, les lectures amusantes, purement distrayantes, ne fussent pas en plus grand nombre que les lectures sérieuses.

Et cependant, combien y a-t-il de jeunes filles qui lisent des livres capables d'élever leur esprit, leurs sentiments, de former leurs idées, d'accroître, en un mot, leur valeur intellectuelle et morale ! Aussitôt leur éducation terminée, elles mettent de côté tout ce qui a fait partie de leurs études, et, comme pour se dédommager de l'attention qu'elles ont dû déployer, elles se servent absolument de toute œuvre dite sérieuse. Peut-être la faute en est-elle à un mode d'instruction qui, en multipliant les matières, en appliquant à des sciences diverses et souvent abstraites l'intelligence féminine, en surchargeant la mémoire d'une foule de connaissances qui sont, à la vérité, aussitôt oubliées, parce que l'emploi en manque dans la vie des femmes, dégoûte celles-ci de l'étude en général, et néglige surtout de lui en donner le goût. On peut comprendre que des jeunes filles qui, depuis l'âge de cinq ans, vivent dans un surmenage exagéré, soient disposées à s'amuser, dès qu'elles se trouvent libres. C'est la réaction forcée de tout effort trop prolongé et trop multiplié.

Mais je voudrais vous persuader, mesdemoiselles, que, le pli pris (et il se prend rapidement), les lectures sérieuses faites avec modération et variété, ne sont pas un effort, et que l'esprit se hausse vite à leur niveau, y trouvant non seulement de l'intérêt, mais de l'agrément. M. Guyot écrivait : « On veut des romans ; que ne regarde-t-on à l'histoire ! »

L'histoire et la littérature offrent en effet une distraction en même temps qu'elles forment l'es-

prit, le jugement, et par là accroissent la valeur d'une femme. Sans vous borner exclusivement aux livres purement sérieux, faites-vous une obligation d'en lire chaque jour ; ce sera la partie nutritive d'une nourriture dont les livres amusants ne sont que les sucreries.

Je voudrais que chacune de vous fit dans ses lectures différentes parts. D'abord, c'est une saine et excellente habitude d'ouvrir matin et soir un livre religieux : le matin, pour y puiser une pensée élevée, un enseignement qui mette en garde contre les défaillances, les égoïsmes, les insuffisances de la journée, — le soir, pour s'y recueillir en une atmosphère plus haute, après l'éparpillement du jour.

Ensuite, il faut nourrir son esprit, entretenir ses connaissances, accroître la valeur qui vous rend plus capable de remplir votre tâche.

Et les romans ? Auront-ils leur part dans ce choix intellectuel ? Je le répète : la part discrète que font aux sucreries les gens raisonnables. Si l'on pouvait s'en abstenir complètement, cela n'en vaudrait que mieux. Car sans parler des livres mauvais qu'on vous interdit, il en est de faux sous un air honnête et innocent, — faux comme raisonnements, comme images, comme situations, et propres seulement à vous tromper sur la vie qui vous attend et les personnes avec qui vous serez appelées à vivre. Il en est encore de purement insignifiants, faits pour perdre le temps, pour affadir l'esprit, abaisser son niveau, énerver son goût. Pour que des fictions soient non seulement inoffensives, mais non complètement inutiles, il faut qu'elles soient le voile transparent de la vérité, qu'elles montrent la vérité de la vie dans ses peines, dans ses désappointements ; qu'elles peignent la vérité des sentiments, qu'elles apprennent enfin la vérité suprême, qui est, surtout pour une femme, l'oubli de soi et le dévouement. Mais combien d'auteurs savent exprimer cela sans être ennuyeux ?

En tout cas, si vous n'êtes pas assez énergiques pour vous borner aux lectures élevées, faites une part infime à celles qui n'ont pas d'autre but que de vous amuser, sans profit pour vous ni pour les autres.

(A suivre).

M. MARYAN.



LE ROI DES NEIGES

SUITE



A forme étendue n'eut même pas un frémissement de vie sous les fourrures. Seules, les deux grandes et limpides prunelles de cristal le fixaient obstinément, n'exprimant même pas l'étonnement. Le Iarl de Sverto se pencha, écarta les fourrures blanches avec précaution, sans que celui qu'elles enveloppaient fit le moindre geste pour les retenir sur lui. Et Steven découvrit alors un petit corps malingre et délicat, assis sur des peaux de renne, adossé à la muraille humide, les jambes demi-repliées l'une sur l'autre, et si grêles qu'on doutait qu'elles pussent porter le torse de cet enfant si maigre. Aucune chaîne ne le retenait : la porte eût-elle été ouverte, sa faiblesse lui eût à peine permis d'aller jusqu'au seuil.

Le Iarl fut secoué d'un grand frisson de douleur et de compassion. Tombant à genoux, il saisit la main du petit prisonnier, la couvrit de baisers passionnés, répétant dans une oppression de sanglots :

— Harald ! Harald ! Harald ! O mon cher petit roi ! O mon petit roi martyr !

Jusque-là, les gestes et les paroles de Steven n'avaient fait aucune impression visible sur l'enfant. Il regardait cet étranger fixement, sans se lasser, mais sans prononcer un mot, sans changer d'attitude, sans même tourner la tête, comme si c'eût été pour lui un effort trop pénible. Cette immobilité, ce mutisme, cette apparence d'indifférence morne et de résignation désespérée, dépassaient tout ce que Steven avait imaginé de poignant. Il ne trouvait nul autre moyen d'exprimer les sentiments qui lui déchiraient le cœur que ces baisers passionnés sur cette petite main glacée. Et tout à coup, dans la souffrance cruelle que lui causait la vue de l'innocent plongé dans cette misère et cette humiliation, la vue de l'enfant roi jeté comme une loque humaine dans cette basse-fosse fétide, les larmes lui jaillirent des yeux. Les pleurs étaient sans doute ce dont le petit Harald pouvait se souvenir le mieux, ce qu'il pouvait le mieux connaître dans l'abîme de détresse où il avait vécu. En sentant sur sa main ces gouttes brûlantes se

mêler aux baisers, il tressaillit en un réveil d'impressions lointaines et eut un mouvement très faible pour retirer ses doigts. Steven les retint doucement et contempla avidement l'enfant.

Sa petite tête restait extraordinairement belle ; il ressemblait à son père et à sa sœur, mais ses traits émaciés gardaient une pureté idéale. Son visage, d'une blancheur éclatante, s'aureolait d'une soyeuse et fine chevelure blonde, qui tombait en boucles, pareille à quelque pâle rayon de soleil. Et il résumait si bien le type affiné de tous ceux de sa race, il était si bien le petit roi désiré qu'évoquait le peuple des îles, si bien l'enfant miraculeux dont on attendait la venue du Nord lointain et mystérieux, que, devant lui, tout près, le Iarl lui-même ne put retenir le cri d'espoir et d'admiration qu'eût poussé la foule en le voyant :
— Ah ! le beau petit roi des Neiges !

Cependant le petit prisonnier grelottait. Steven le recouvrit avec soin et, dans un élan tout instinctif, l'idée lui revint de prendre l'enfant dans ses bras, de rouvrir les deux grilles d'issue, de se jeter dans le fiord avec lui et d'essayer de gagner la grève à la nage. C'était fou par cette nuit trop avancée et en l'absence de toute barque sur les eaux. Le petit roi en serait mort. Renonçant à cela, Steven s'assit à terre, près du captif. Il regarda autour de lui et, ne voyant qu'une jatte à demi pleine d'eau fétide, il pensa que l'enfant avait peut-être soif et faim. Il demanda :

— Harald, mon petit roi, voulez-vous boire et voulez-vous manger ?

Harald fixa encore Steven de ses grands yeux pleins de tristesse infinie, mais ne répondit rien. Le jeune homme lui présenta la tranche de venaison et de flatbröd. Le prisonnier la prit et se mit à manger dans le même silence de torpeur. Lorsqu'il eut achevé, il laissa retomber ses mains le long de son corps, sans que rien indiquât s'il était rassasié. Alors Steven lui approcha de la bouche le flacon de vin et lui en versa quelques gouttes réconfortantes. Harald, dans cette apathie désolante, dans cette docilité complète à une volonté autre, ouvrit légèrement les lèvres et avala. Lorsqu'il eût bu sans manifester qu'il en eût trop ou pas assez, Steven lui redonna un peu de venaison, de flatbröd, et l'enfant se remit à manger sans le moindre indice de satisfaction ou de répugnance. C'était une chose véritablement effrayante que ce mutisme

et cette passivité. Le Iarl attira et prit doucement le petit roi dans ses bras, il essaya de le bercer, de le ranimer, de le réchauffer contre lui; il lui disait mille tendresses folles, tentant vainement de provoquer une impression ou une souvenance en cette petite âme qui paraissait éteinte.

— Vous ne me reconnaissez pas, petit roi, il y a trop d'années que vous ne m'avez vu, mais n'ayez aucune crainte de moi, car je ne vous ferai pas de mal comme les autres. Je viens vous redonner courage, vous secourir, vous sauver! Ce sera bientôt la délivrance, mais ne parlez pas de ma venue à sire Warwolf: ce serait nous perdre... Il ne faut pas qu'il sache. Tout sera prêt, comprenez-vous, petit roi: nous fuirons. Vous reverrez le royaume de vos pères, Harald, vous reverrez les Sept-Iles bienheureuses. Vous rappelez-vous *Sverto* avec ses ruisseaux purs et ses bancs de gazon, *Vester* aux lacs d'azur, *Stigo* où les abeilles blondes voltigent sur les bruyères, *Falka* aux landes d'or, *Nilsen* aux cimes de neige, *Svolder* aux sentiers de mousse et *Sélia*, reine des îles, *Sélia*, la cité blanche aux tourelles vermeilles?

Mais l'enfant, soit méfiance obstinée pour avoir été trop de fois trompé, soit réelle torpeur d'esprit, ne témoigna pas qu'il eut compris. Il se laissait bercer et réchauffer, sans un geste, sans le moindre changement de physionomie, sans la moindre émotion apparente. Il était comme inerte, en agonie, dans les bras de Steven. Tout ce qui lui restait de vie semblait s'être réfugié dans ses prunelles de cristal, en ses prunelles trop grandes et d'une limpidité de larmes intarissables. Et, dans une anxiété croissante, le jeune homme se demandait si non seulement la santé de l'enfant n'était pas altérée à tout jamais, mais si, après tant d'émotions, de secousses et de saisissements cruels, après trois années passées en toute privation d'air pur et d'exercice, dans une terreur et dans une solitude que seules interrompaient des scènes de violence et des traitements brutaux, l'intelligence du pauvre petit roi n'était pas morte.

Cependant, le Iarl redoublait d'efforts, entremêlait ses paroles de fragments de la *Saga* dont jadis on berçait l'enfant, ne désespérait pas de réveiller tout à coup cette pensée endormie.

— Vous vous appelez Harald, lui disait-il; votre père, dont la barbe d'or flottait sur la ceinture de fer, se nommait aussi Harald. Il était roi. Tous vos aïeux, Skold, Frode, Swerren, Gottrick et Rolph, Siwen, Ranswer, Eskild et Starkoder, furent rois! Vous serez roi: vous êtes l'enfant du bouclier. Vous revêtirez la tunique blanche lavée à la source bénie, séchée à l'ombre fortifiante du chêne. Vous dormirez sur la pierre consacrée, la pierre de Bon Conseil qui gît au fond de la crypte. Diadème au front, avec, au cou, le collier d'émeraudes aux sept perles, vous monterez sur le trône que soutiennent les Sept-Iles, vierges d'argent. Cherchez loin dans le passé, loin dans votre

mémoire, et tâchez de vous souvenir, Harald, souvenez-vous des Snorra, pareilles, sur la mer, aux sept étoiles du ciel. Des Snorra où les arbres pleins de sève entrecroisent leurs branches pour ombrager les routes, où les roses s'épanouissent aux crevasses des murailles. Souvenez-vous des îles aux nuits de splendeur sereine, où les hivers sont doux, où se dissipent les orages, où revivent les morts, où refleurit le cœur fané!

Mais ni son propre nom, répété si souvent, ni l'écho des chants de son doux passé, ne tiraient le petit roi de son silence. Alors, Steven le serra plus fort contre sa poitrine, lui murmura à l'oreille, dans un soupir plus confidentiel:

— Et de Wœlia, petit roi, vous souvenez-vous de Wœlia, de la douce et belle princesse au teint de fleur, aux yeux de ciel, au sourire de rose épanouie? Vous souvenez-vous de la grande sœur qui vous prenait la main et vous menait, à travers les ombrages des jardins enchantés, jusqu'aux terrasses d'où l'on voyait les cygnes d'argent glisser sur la mer tiède et bleue?

Le petit roi ne donnait aucun signe de mémoire. Pas un geste, pas une parole, pas un frémissement de lèvres; mais toujours ce regard de tristesse infinie. En dépit de tout, Steven gardait l'espoir. Il voulait croire que, tant et tant de fois trahi, tant et tant de fois menacé et maltraité pour s'être confié, entouré d'ennemis et de fourbes qui se servaient de ses paroles pour perdre ceux qui lui restaient dévoués, l'enfant, par une force d'âme tenace, extraordinaire, avait résolu de ne plus jamais parler. Et cependant le jeune homme insistait toujours, souhaitait un mot, une exclamation, un regard, lui prouvant que le petit roi saisissait le sens de ses paroles.

— Si vous ne me parlez pas, reprit le Iarl, suppliant, si vous ne voulez pas me témoigner, par quoi que ce soit, que vous me comprenez et que vous m'entendez, vous me découragerez, vous me désespérerez, et peut-être ne reviendrai-je pas demain, ne reviendrai-je plus jamais. Et alors, sans aucun autre espoir de délivrance, vous resterez éternellement captif dans cette prison!

Tout en formulant cette menace d'une voix ferme qui, selon ses idées, devait remuer l'âme de l'enfant et vaincre sa volonté de silence, le jeune homme reposait le petit roi sur sa couche, le recouvrait, chétif mais réchauffé, de ses fourrures blanches. Puis, parce qu'il présumait la nuit fort avancée et sentait le danger de s'attarder davantage, il se pencha une dernière fois et répéta plus brusquement:

— Eh bien! puisque vous ne voulez pas me répondre, c'est dit, adieu, je ne reviendrai plus... plus jamais!

Le petit roi ne tressaillit pas, ne devint pas plus pâle, car c'était impossible; il n'eut pas un soupir d'angoisse ou de déchirement; mais la tristesse infinie de ses yeux de cristal s'approfondit, et, de

ses cils, deux larmes, deux larmes bien limpides, roulèrent sur ses joues de neige. Puis il ferma ses paupières douloureusement, comme si ses pleurs étaient deux gouttes de sang décoloré qui sortaient d'une blessure.

Ce fut si prompt que Steven put douter de cette émotion. Il demeura saisi de son épreuve cruelle, la voulut racheter par des promesses et par des assurances d'espoir; mais, immobile, sourd et muet, le petit roi ne rouvrit plus les paupières.

Le Iarl se tut à son tour, inquiet et désolé, comprenant vaguement que cette pauvre petite âme, si souvent violentée et trompée par des hommes brutaux, cachait réellement le peu qui lui restait d'elle-même dans son refuge suprême : le silence.

Impuissant à rien tenter d'autre, et certain, ce soir là, de n'obtenir davantage, Steven reprit sa torche, referma la porte et se retira, gagnant vivement la grotte centrale. Il n'hésita pas sur la direction à suivre, grâce à la pierre posée au débouché du souterrain menant à l'escalier. Ayant atteint les premières marches, il commença de monter rapidement. Il éprouvait une joie profonde d'avoir découvert celui qu'il cherchait, même dans cette détresse et cette misère. Le petit roi était encore vivant, tout le reste lui semblait réparable. Mais un souci lui venait de l'ignorance complète où il était du temps passé dans les profondeurs de Ruvsndal.

« — Si messire Warwolf s'est réveillé, pensait-il, je ne sortirai de l'escalier et de la trappe ouverte que pour être saisi, bâillonné et enchaîné dans quelque basse fosse, sinon jeté tout de suite aux loups du chenil! Ou encore, arrivé au haut de l'escalier, je vais peut-être me heurter à la trappe refermée, tandis que, montant derrière moi, sire Warwolf et ses hommes me vont venir massacer comme bête prise au traquenard. »

Ces suppositions tragiques l'effrayaient surtout pour celui qu'il rêvait de sauver. D'avance, en pure imagination, il sentait quel désespoir effroyable il aurait à mourir sa tâche inachevée, à livrer là-bas, sans défense, aux représailles des Danois, le peuple qui l'attendait vibrant d'espoir, à livrer ici, à la rage de Warwolf, Jorg, Siwar, la princesse Wælia et le petit roi Harald, le petit roi martyr! Puis, ainsi qu'une vision d'espérance lumineuse chassant les cauchemars, il revoyait, au fond de sa prison noire, l'enfant silencieux, mais vivant, l'enfant de blancheur et de beauté miraculeuses, auréolé d'or pâle, avec ses yeux de cristal limpide qui n'étaient plus que deux sources de larmes intarissables...

— Je te sauverai malgré tout, je te sauverai, ô mon roi, mon beau petit Roi des Neiges! répétait le Iarl, exalté, fervent, repris de confiance inspirée.

Et ce fut dans cet élan d'énergie et de courage qu'il gravit les dernières marches de l'escalier. La

trappe était ouverte. Il sauta vivement dans la salle du donjon, regarda autour de lui. Rien n'était dérangé. Messire Warwolf dormait encore.

Steven en eut un soupir d'immense soulagement.

XIII

Le jeune Iarl ferma vivement la trappe, remplaça le coffre, éteignit sa torche et remit le trousseau de clés à la ceinture du gouverneur, attristé à l'idée que c'était remettre le pauvre petit captif au pouvoir de cette brute. Puis il s'étendit sur quelques fourrures tombées à terre et ferma les yeux. L'esprit hanté de tout ce qu'il avait vu d'extraordinaire cette nuit là, il dut feindre de dormir encore une bonne heure, car l'effet de l'élixir se prolongeait. Enfin, par un sourd grognement, Warwolf donna des symptômes de réveil. Se tenant la tête entre ses bras croisés, en attitude lasse, Steven laissa le gouverneur gémir, puis tousser, puis grogner, puis hurler. Warwolf finit par se lever, passant la main sur son front comme si l'ivresse de la veille avait laissé un vide dans son cerveau. Son regard trouble s'arrêta sur Steven, couché par terre, non loin de la table, dans une inertie d'ivresse. Il se demanda comment le valet pouvait se trouver là. Il jeta autour de lui un coup d'œil soupçonneux : rien ne justifia son alarme. Néanmoins un accès de colère le saisit. A demi-vêtu, il saisit un fouet de chiens et s'avança. La lanterne levée, il attendit une seconde avant de frapper, guettant le repliement convulsif pour éviter les coups qui lui aurait prouvé que son valet ne dormait pas, mais épiant ses mouvements. Steven ne bougea pas, inerte, comme écrasé par le sommeil. La courroie s'abattit cinglant les jambes, puis le torse. Maladroitement, en homme réellement ahuri, le Iarl se redressa, bâilla, s'étira, joua au naturel son réveil d'ivrogne. De nouveau la cravache lui traversa la face d'une raie qui s'empourpra très vite. Mais, quoique frémissant de rage et follement désireux d'arracher ce fouet des mains de sire Warwolf et de lui cingler à son tour le visage, Steven parut seulement abasourdi, et, se garant de l'averse des coups, il répétait, très bas, dans son martyre et son humiliation : « Pour mon saint patron, pour mon roi, pour ma dame bien-aimée, j'endurerai l'outrage! »

Las de frapper, le maître vociféra :

— Me diras-tu comment tu te trouves ici, chien couchant d'Allemagne?

Steven simula le plus grand étonnement :

— Comment vous expliquer, messire, une chose que moi-même je ne m'explique pas! Il me souvient seulement que vous m'avez ordonné de boire, de boire encore. Et j'ai bu tant que vous l'avez voulu. J'en ai la tête lourde et les idées brumeuses. Sauf votre révérence, je crois que je me suis grisé et que j'ai roulé sous la table.

Messire Warwolf, depuis que Steven se laissait

frapper sans velléité de défense ou de révolte, le méprisait encore plus que Tolwig.

— Tu mens, chien de valet, bête rampante, tu mens ! hurla-t-il. Tu as voulu rester pour me voler, pour boire mon vin pendant que je dormais.

Mais, en lui-même, le gouverneur se rendait parfaitement compte que ce qu'alléguait Steven était probable. Il acheva de se vêtir. Il s'assit sur son siège à dossier, en face de l'âtre. Il y demeura soucieux et troublé. Il lui restait de son ivresse de la veille une lassitude physique et morale qui l'inquiétait. Le souvenir de ce qui s'était passé le fuyait obstinément, et, quel effort qu'il fit, il ne s'expliquait pas comment il avait pu s'endormir sans prendre la précaution de mettre Steven dehors. Il fallait que le valet eût dit vrai, et que lui-même fût tombé d'ivresse et de sommeil le premier. Secouant cette sorte d'obsession, il se leva et alla interroger Rorick. Celui-ci confirma qu'il n'avait pas été mandé la veille au soir pour conduire Steven à son logement, qu'il avait fait sa ronde, trouvé porte close au donjon, et frappé sans obtenir de réponse. Supposant que le gouverneur avait cédé à la fatigue et voulu garder son serviteur auprès de lui, Rorick n'avait pas osé troubler leur repos.

Toute la matinée, Warwolf fut en proie à une agitation sans cause précise. Conscient que son ivresse avait été, cette fois, plus trouble que de coutume, il ne sortit guère du donjon, sentant d'instinct que le danger était là, près de lui, dans cette grande salle qui renfermait le secret de Ruvsdal. Tout de suite après le repas, il congédia Steven. Et, dehors, sur le seuil, le jeune Iarl entendit l'homme féroce pousser les lourds verrous. Il ne douta plus que messire Warwolf ne rendit, ce jour-là, visite au prisonnier. Il se raisonna afin de ne pas s'en alarmer, redoutant cependant de mauvais traitements pour le pauvre petit roi, redoutant non moins que l'enfant, dans la terreur que devait lui inspirer son bourreau, n'avouât la venue nocturne d'un étranger. Steven se souvint de n'avoir laissé aucun indice de sa descente dans le souterrain. Le roc dur ne gardait aucune trace de ses pas. Il réfléchit aussi qu'il y avait peu de chance pour que cet enfant, resté muet aux injures, aux souvenirs, aux prières les plus tendres, fût expansif avec celui qu'il devait craindre plus que personne au monde.

En dépit de ces raisonnements, Steven se tourmentait. L'idée atroce lui traversa l'esprit que Warwolf, sachant son secret découvert, ou sur le point de l'être, ne voulût en finir et ne sacrifiât à sa sûreté l'existence si frêle du petit Harald. N'était-il pas descendu dans le souterrain pour exécuter quelque résolution tragique ?

Dans les longues heures d'attente anxieuse qui devaient s'écouler avant le retour du gouverneur, Steven eut au moins toute liberté de voir Siwar et de convenir avec lui des dernières disposi-

tions. Plus résolu que jamais à agir sans retard, à agir cette nuit même s'il le pouvait, le jeune homme se rendit dans la tour du Nord. Il trouva Siwar près de la large cheminée, absorbé dans son incessante nostalgie des îles bienheureuses. Steven lui parla cette langue dont le lyrisme enflammait leur courage jusqu'à l'exaltation.

— Frère, lui dit-il, l'heure de l'action va sonner. Tu vas savoir le secret.

— Aurais-tu découvert le conduit souterrain, noble Iarl ?

— Je l'ai découvert cette nuit, durant la torpeur léthargique de Warwolf, et je suis descendu par l'escalier secret pratiqué dans le roc !

— As-tu trouvé le captif ?

— Je l'ai trouvé. C'est un enfant, un jeune enfant très pâle, mais de beauté merveilleuse.

— Un enfant, ô Sverto ? Et pourquoi les Danois retiennent-ils un enfant dans cette geôle profonde ? Quel est cet enfant là, mon frère, dis-le-moi, confirme l'espoir fou qui me fait battre le cœur !

— Oui, c'est lui, l'enfant du bouclier ! avoua Steven. C'est Harald, fils d'Harald, c'est notre souverain, celui que le peuple attend dans sa détresse, celui que le peuple nomme le petit Roi des Neiges !

— Se peut-il, ô Sverto ? Ne m'abuses-tu pas ?

— C'est la douce et pure vérité, je te le jure sur cette blessure, dit Steven, en mettant le doigt sur sa poitrine à l'endroit où le couteau de Siwar l'avait frappé. Et cette jeune dame que tu as vue à l'auberge, cette dame dont la ressemblance t'a ébloui et t'a arraché ce cri suprême : Harald ! Eh bien, oui, c'est la sœur de ton roi, c'est la princesse Wœlia !

— O Iarl, la voix de mon cœur ne m'a donc pas trompé ! Mais dis encore : comment cette princesse bien-aimée se trouve-t-elle sur cette terre étrangère, dans cette simple auberge ? Comment toi-même as-tu pu découvrir la prison de ce petit roi des neiges que les Danois et le régent Asmald disaient mort dans l'émeute ?

— Oui, le régent et les Danois ont dit cela ; mais, moi, je n'en crus rien. Le mystère même qui entourait cette mort m'inspira des doutes. On avait retrouvé le cadavre du roi percé de coups, non le cadavre de l'enfant. Parmi les âmes fidèles, la vague rumeur courait que Christian II avait fait enlever le petit Harald, pendant la nuit de sang, et que, dans une forteresse lointaine, il le tenait captif comme un gage vivant de la soumission du régent. La mort n'étant pas constatée, ce dernier ne pouvait se faire sacrer roi. La peur de voir ramener l'enfant, de le voir proclamer, devait tenir ce traître en servitude perpétuelle. Pour moi, bien moins par crainte des persécutions que par attachement aux traditions de mon pays et par dévouement à la cause de mes rois, afin de délivrer les Iles du joug de l'étranger, j'ai réuni les débris de ma fortune et, déguisé, sous un nom d'emprunt,

j'ai quitté les Snorra. Je ne te décrirai pas les années cruelles de l'exil, les efforts vains pour déjouer les espions, pour connaître le secret qui m'échappait toujours. Dis-moi par quel miracle ce secret, que j'ai mis trois ans à découvrir à force d'argent et de ruse, se trouvait su et passait en croyance populaire au-delà des mers, au royaume bien-aimé ? J'ignorais tout encore que les bonnes gens invoquaient saint Olaf pour le retour du petit Roi des Neiges. Ce fut le propos d'un conseiller d'État de Copenhague, le nom de Ruvsdal jeté en l'air, qui me mirent sur la bonne piste. J'y rattachai toutes mes espérances. Je savais la princesse réfugiée à Lubeck, j'y courus. Je lui fis partager ma confiance dans le succès. Et, avec les épaves et les reliques du passé, avec, entre autres, cette miraculeuse statuette de saint Olaf, protecteur de la famille royale et patron des Sept-Iles, nous nous embarquâmes et nous vîmes de Bergen à Brekke, de Brekke ici. O Siwar, ne m'adis plus le sort ingrat qui t'a jeté dans cet exil de neige et de brouillard. Dieu t'a choisi pour m'aider dans ma mission sacrée. Nous sauverons le petit Roi !

— Je t'aiderai de toute ma force et de toute mon âme, ô Iarl !

— Écoute, ce sera pour cette nuit. J'endormirai Warwolf comme la nuit dernière, nous lui prendrons ses clés, nous descendrons ensemble aux profondeurs souterraines, nous enlèverons le petit Harald de son cachot. Avant cela, par deux fois, tu auras allumé le signal à la fenêtre, une fois au crépuscule, une seconde fois la nuit venue. La princesse et Jorg seront ainsi prévenus. Sur la barque de Diken, ils croiseront sur le fiord et accosteront, à notre signal, la poterne du chenal. Ils nous prendront tous trois à bord. Que saint Olaf protège notre coup d'audace !

— Il nous protégera sûrement. Dis-moi seulement, Sverto, quand j'aurai fait luire le signal par deux fois, comment te rejoindrai-je ?

— Je m'arrangerai de façon que sire Warwolf tombe d'ivresse, sous l'influence du narcotique, avant d'avoir pu me congédier de la salle. Si j'y peux demeurer, je t'ouvrirai. Le reste se fera simplement.

— Et si messire Warwolf s'éveille avant que nous ne soyons descendus ?

— Nous le garotterons et nous le bâillonnerons.

— Ne vaudrait-il pas mieux le tuer, dit Siwar avec un geste farouche. Songe bien que si son ivresse se dissipe et qu'il se lève, devant cette trappe ouverte, il ne pourra douter que tu n'aies découvert son secret. Il appellera Rorick et les Danois, descendra avec eux, et, si nous sommes encore dans le souterrain avec notre fardeau précieux, nous serons pris tous trois comme dans un piège. Même, en barque, nous serons poursuivis, et le goulet est si étroit...

— Tu te trompes, dit Steven, si messire War-

wolf s'éveille, il n'ira probablement chercher ni Rorick, ni les soldats, car, pour cela, il faudrait mettre tous ces gens dans un secret d'État. Sans pouvoir imaginer dans quel dessein, il supposera que je suis descendu seul dans le souterrain pour m'échapper. Il m'a vu déjà tant de fois, à genoux, me laisser rouer de coups sans un geste de défense qu'il me méprise et me croit lâche. Toute aide lui paraîtra inutile pour mettre à la raison un valet révolté. Me trouver face à face avec messire Warwolf, voilà ce qui peut m'arriver de pis. Mais, je te le répète, Siwar, le narcotique est sûr : il ne s'éveillera pas.

— Puisses-tu dire vrai, ô Iarl, mais, prends tes précautions : le loup cervier devient parfois un renard plein d'astuce. Es-tu sûr qu'il ne se doute de rien et ne fasse pas le mort afin de te mieux surprendre ?

— Frère, j'en suis certain.

— Alors, tout va bien, dit Siwar. Que Dieu nous protège cette nuit et nous reverrons les Sept-Iles bien-aimées ! — Et il ajouta, s'enflévrant : — *O glaive, aigle d'acier, tu vas sortir enfin du nid-fourreau. Ouvre ton aile-éclair, prends l'essor et ne t'abats que pour donner la mort...*

— Ne parle pas de mort et de vengeance, dit Steven en lui posant doucement sa main sur l'épaule, car ce n'est pas ainsi que nous obtiendrons le secours du Saint. Il nous faut achever d'abord notre œuvre de délivrance sans souillure ni meurtre.

Puis Siwar demeurant pensif, Steven lui répéta :

— Songe au double signal, mon frère, et recueille-toi : cette nuit doit effacer le souvenir de la nuit de sang !

XIV

« Le loup cervier devient parfois renard » avait dit Siwar. Combien le mot eût frappé Steven davantage, s'il eût pu observer les agissements de messire Warwolf dans le souterrain ! A vrai dire, ni dans les galeries des anciennes mines, ni dans la large caverne, ni dans le cachot, si minutieux qu'eût été son examen, le gouverneur n'avait rien relevé dénotant la présence d'un étranger. Toutefois, du fait inexplicable de la veille, de la torpeur où s'était éteint son souvenir, et de la présence, à l'aube, de Steven dans la chambre, si plausible qu'en fût l'explication, il lui restait une méfiance croissante. Rien non plus ne confirmait ses soupçons dans l'attitude morne et désespérée de l'enfant, dans le silence qu'il gardait obstinément depuis tant de mois ; mais un pressentiment encore vague hantait Warwolf : il se sentait épié. Et il remonta plus perplexe au donjon.

C'était un homme qu'aucun scrupule n'arrêtait dans les basses besognes et qui, naturellement fort et brutal, envisageait et surmontait sans crainte

les obstacles naturels. Mais l'indéfinissable danger dont il avait l'intuition confuse, par absence de tout indice ou visible ou tangible, le troublait, lui enlevait une partie de sa décision et de sa lucidité. Dans la place qu'il habitait, il se livra à de minutieuses recherches sans plus de résultat que dans le souterrain. Il s'assit, après avoir tiré les verrous et se prit à réfléchir. Steven, qui attendait dehors son bon plaisir, se risqua alors à entrer.

Le résultat des méditations de sire Warwolf fut qu'il faudrait boire très peu ce soir-là, et mettre son valet à la porte avant la fin du repas. Aussi, dès le début du souper, Steven remarqua-t-il cette réserve et cette sobriété voulues. Le gouverneur restait sombre, taciturne, renfrogné. Le jeune homme s'irrita d'une humeur si contraire à son projet, mais n'en laissa rien voir. Il redoubla de gaieté pour distraire le maître et l'entretint de plaisanteries qui, de coutume, le déridaient.

— Ouais, te voilà bien gai, fit sire Warwolf au moment où Steven, remplissant sa coupe, lui tournait le dos, et te voilà bien pressé de me faire boire ! Attends que je manifeste ma soif avant de me servir, de par tous les saints de Norvège ! Et ne va pas me verser le vin là-bas, sur le dressoir. Verse-le devant moi : j'aime à voir la couleur de ce que je bois.

Un juron coupa le geste de Steven, en train de mettre furtivement les premières gouttes du narcotique dans la coupe. Il se retourna et dut reposer le flacon sans y avoir versé une dose aussi forte que la veille. Dans sa précipitation, il crut cependant en avoir versé autant et même davantage. Il revint hâtivement vers la table et eut la satisfaction de voir le gouverneur vider sa coupe sans autre hésitation. Tout le reste du souper, le maître de Ruvsdal mangea et but très peu. Il commença de donner des symptômes de sommeil sans qu'il s'y mêlât aucun indice de griserie. Steven en fut contrarié et inquiet, l'effet du narcotique étant bien plus puissant dans l'ivresse qu'à l'état de sobriété. Cette idée l'angoissa, et, dans ces conditions mauvaises, il eut un instant la pensée de remettre l'évasion. A en juger plus froidement, cela lui parut impossible. Déjà en garde, le gouverneur serait, dès le lendemain, encore plus soupçonneux. Puis, certainement, Siwar, à l'archère de la tour, avait déjà donné le premier signal ; Wœlia et Jorg avaient vu ; peut-être, dans la barque, croisaient-ils déjà sur le fiord. A aucun prix, Steven n'eût voulu infliger une seconde fois à la princesse les alarmes et les anxiétés d'une telle attente. Il se décida donc à l'action, coûte que coûte. Trois ou quatre heures, bien employées, pouvaient suffire à l'enlèvement et à la fuite.

Warwolf s'endormit avant la fin du souper et Steven le porta sur son lit. Cela fait, une autre angoisse lui vint du retard de Siwar. Avait-il pu donner les deux signaux ? N'y avait-il aucun obstacle de ce côté ?

Un bruit léger l'attira enfin vers la porte ; il y courut. C'était son compagnon. Celui-ci entré, ils refermèrent et poussèrent les verrous.

— Ah ! Siwar, dit Steven, quelle angoisse tu m'as causée. Pourquoi as-tu tardé ?

— Le premier signal venait à peine de s'éteindre, ô Sverto, qu'Anders est venu. Je n'ai pu me débarrasser de lui qu'assez tard, et d'une façon brusque qui n'était pas trop prudente. Alors, j'ai rallumé la torche et l'ai tenue devant la meurtrière de la tour. La nuit n'est pas brumeuse, si bien que, ma torche éteinte, j'ai pu voir la barque sur l'eau. A cette heure, nos amis doivent être à l'entrée du goulet. Je te le dis, ô Iarl, Saint Olaf nous protège !

— Sans doute, il nous protège, dit Steven, mais, pour qu'il nous protège jusqu'à la fin de notre entreprise, invoquons-le, Siwar, mains jointes et de toute notre âme.

Ils prièrent à mi-voix. Quand Steven prononça les paroles du Saint et celles de son serment, Siwar s'interrompit, et, sur l'interrogation du Iarl, il riposta :

— Je ne prononcerai point cette parole là, mon frère, car je ne partirai pas que ce loup cervier ne soit étranglé de mes mains.

— Tu répéteras les mots de paix et de pardon, lui dit Steven, car ma haine pour Warwolf fut plus forte que la tienne, et, par lui, j'ai plus souffert que toi. Cependant, pour que le Saint nous soit propice, nous ne devons pas verser le sang. Je l'ai juré, ô mon frère. Me rendras-tu parjure ? Je t'en supplie, prononce en même temps que moi les paroles consacrées.

— Tu le veux, dit Siwar, c'est bien, je les dirai.

Et, Siwar étendant sa main près de la main du Iarl, ils dirent ensemble :

« Pour avoir ton secours, ô Saint Olaf, nous ne serons pas les maudits qui réjouissent les corbeaux, mais nous commencerons et nous achèverons notre tâche les mains blanches. »

Ils eurent un moment de silence recueilli, puis Siwar soupira :

— Laisser cet homme reposer béatement sur son lit, ô Iarl, c'est une magnanimité follement imprudente !

— Le Saint le veut ainsi. C'est au ciel de punir le bourreau du petit roi !

— Tout au moins, attachons-le sur son lit.

— Oui, cela, fais-le vivement. Pendant ce temps, je dérangerai le bahut et mettrai la trappe à découvert.

Steven avait pris le trousseau de clés et démêlé les deux qu'il lui fallait, grâce au soin pris la veille de les marquer d'une croix. Avec sa ceinture et celle du Iarl, Siwar attachait sire Warwolf sur le lit, et, bien que les verrous fussent poussés, ils fermèrent à clé la porte du donjon.

CHARLES FOLEY

(La suite au prochain numéro.)



MIRAGE D'OR

SUITE



or aussi, affirma le comte, et c'était délicieux et beaucoup moins banal, avouez-le, que le salon de notre brave colonel. Ne vous levez pas, mademoiselle, reprit-il vivement, voyant Jacqueline faire un mouvement pour quitter sa chaise; reposez-vous encore un instant, ou vous me laisserez avec des remords et je n'oserai plus solliciter la faveur d'inscrire encore mon nom sur votre carnet. Je sais qu'en province, ajouta-t-il avec un sourire un peu narquois, la coutume est de reconduire fidèlement les jeunes filles sous l'aile de leur mère, mais voyez, la vôtre est tout près.

Et soulevant la draperie d'une portière, il lui désigna d'un coup d'œil M^{me} Genest, assise à peu de distance.

— Du reste, continua M. de Lègle d'un ton insinuant, vous n'êtes, pour ainsi dire, pas avec un étranger. Comme je le disais tout à l'heure à madame votre mère, j'ai beaucoup connu le capitaine Genest, autrefois, à Reims; j'y ai fait mon volontariat sous ses ordres, il y a... un assez joli nombre d'années, hélas !

Il sourit, et Jacqueline se dit pour la première fois que son sourire ne manquait pas d'un certain charme et adoucissait singulièrement son regard si dur.

— Le métier militaire ne m'allait pas beaucoup, reprit le comte; aussi ai-je gardé une grande reconnaissance à votre père pour son aimable indulgence qui m'a adouci ce mauvais quart d'heure.

« Je ne devais pas être bien vieille dans ce temps-là, pensa Jacqueline, peut-être même n'étais-je pas née ! »

Et cette idée lui fit paraître M. de Lègle un personnage tellement vénérable qu'elle jugea ridicule de pousser la prudence jusqu'à craindre d'être remarquée pour cette sorte d'aparté avec lui.

— Je serai très heureux, termina le comte, de revoir M. Genest et de rappeler ce temps lointain. Vous le lui direz, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit la jeune fille, mais intérieurement, elle se prit à songer qu'il était

étrange que son père n'eût jamais paru attacher au nom du comte de Lègle le moindre souvenir, et que ce dernier eût mis si longtemps à réveiller en lui cette vive reconnaissance.

Comme s'il eût deviné sa pensée, M. de Lègle, toujours debout devant elle, sa belle taille légèrement inclinée, tandis qu'il jouait avec l'éventail resté entre ses mains, questionna d'un air détaché :

— Vous habitez depuis plusieurs années Villebon, mademoiselle ?

— Depuis dix-huit ans, monsieur, répondit Jacqueline, réprimant une fusée de gaieté qui lui montait aux lèvres.

— Ce n'est pas possible ! se récria M. de Lègle, dix-huit ans ! Et moi qui viens deux fois par an, au moins, dans le voisinage, je n'en ai rien su !

« Est-il sérieux ou se moque-t-il de moi ? » se demandait Jacqueline, observant le visage impassible du comte, dont le regard perçant fouillait le sien et semblait y lire avec une complaisance railleuse ; « Où veut-il en venir ? »

Elle se leva. Le comte de Lègle s'empressa de lui offrir son bras.

— Faisons le tour de cette serre, mademoiselle, voulez-vous, avant de rentrer dans l'atmosphère étouffante du salon ? Je vois là-bas des variétés de roses superbes. Toutes les jeunes filles aiment les roses, c'est une sympathie naturelle ; il faut que vous leur fassiez la grâce de les respirer de près.

Tous deux firent quelques pas vers le fond de la serre qui n'était pas grande, mais très gracieusement décorée.

— Je voudrais vous poser une question, mademoiselle, commença le comte, mais je ne sais si j'oserai.

« Il doit, en effet, être très timide ! » se dit Jacqueline, riant sous cape, tandis qu'elle répondait finement :

— Ayez le courage de la poser, monsieur, et je verrai si j'ai celui d'y répondre.

— Eh bien, mademoiselle... mademoiselle... Jacqueline, n'est-ce pas ? est-ce que vous faites souvent la cueillette du tilleul ?

Jacqueline devint pourpre et se mordit les lèvres. Maudite idée ! maudit mur ! comment garder le prestige de ses dix-neuf ans après une aventure pareille ! Elle se renferma dans un silence plein de dignité.

— Voyez, fit M. de Lègle d'un air de consternation et de regrets, vous trouvez la question indiscreète ! Et, pourtant, je ne la faisais certes pas pour vous offenser, mais il me venait à l'esprit que si vous aviez l'habitude de cette cueillette, tous les ans, comme moi, j'ai celle de me promener dans le sentier qui borde votre jardin, j'aurais sans doute depuis longtemps retrouvé mon ami le capitaine Genest.

— Je ne comprends pas, fit Jacqueline, embarrassée du compliment qu'enveloppait cette phrase, et sentant son humeur agressive se réveiller, à mesure que son interlocuteur s'obstinait sur ce terrain dangereux. Après tout, je pourrais très bien vous dire que je ne vous avais pas reconnu, que j'ignorais complètement à qui je devais le sauvetage de mon mouchoir. Mais j'aime mieux profiter de l'occasion que vous me procurez pour vous remercier et m'excuser de la peine...

— Une peine ! J'ai été si heureux au contraire de cet incident qui vous a forcée à m'accorder un regard, des hauteurs où vous planiez. Sans cela, je passais inaperçu ; vous ne soupçonniez même pas ma présence !

Jacqueline fronça un peu ses sourcils blonds, moitié fâchée moitié amusée de l'impertinente raillerie de son cavalier. L'amusement dominait, car lorsqu'elle s'aperçut qu'ils étaient revenus, tout en causant, jusqu'à sa place, dans la salle de bal, elle éprouva un léger regret à l'idée que cette conversation en resterait là.

M. de Lègle s'inclina :

— Mademoiselle, si vous n'êtes pas déjà engagée pour le cotillon, j'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de le danser avec moi.

Jacqueline ne s'attendait pas à cette proposition, elle hésita et ouvrait la bouche pour refuser, lorsqu'elle entrevit à quelque distance Gérard Dalistro qui la regardait, ses prunelles sombres chargées d'éclairs. L'idée que le jeune professeur était jaloux lui passa par la tête et la divertit prodigieusement.

Elle se retourna vers M. de Lègle qui attendait qu'elle parlât, et fut surprise de constater que ses yeux clairs, si durs, avaient, en sollicitant cette faveur, une expression toute différente de leur expression habituelle : ils semblaient inquiets, presque suppliants, et se faisaient humbles au lieu de railleurs.

— Je suis libre, monsieur, je vous l'accorderai très volontiers, répondit-elle.

La phrase à peine achevée, elle se demanda ce qui l'avait poussée à la prononcer pour ainsi dire malgré elle.

« Gérard Dalistro va être furieux ! Tant pis ! il dansera avec Denise, c'est une personne raisonnable dont l'influence lui sera très salutaire. Enfin, il faut bien que je cultive cette belle relation pour papa. »

Un nouveau danseur se présentait déjà et lui fit oublier ses remords peu cuisants.

Le bal était fort avancé lorsque Gérard, qui avait dansé fréquemment avec Denise, se glissa près de Jacqueline et lui demanda, le regard soupçonneux, mais en s'efforçant de sourire :

— Notre traité tient encore, mademoiselle Jacqueline ?

— Certainement, répartit celle-ci ; seulement, nous passons au second article et... vous danserez le cotillon avec ma sœur.

Gérard eut un geste de surprise désolée :

— Mademoiselle Jacqueline, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? Vous voulez me taquiner.

— C'est très sérieux, j'ai trouvé un danseur tolérable et je ne veux pas vous priver de faire danser Denise.

— Mademoiselle Jacqueline !... Et quel est l'heureux mortel auquel vous donnez la préférence ?

Le ton du jeune homme était presque menaçant, et ses yeux noirs si irrités que Jacqueline commença à regretter sa perfide conduite.

— Voyons ! ne vous fâchez pas, dit-elle, conciliante ; d'abord vous n'en avez pas le droit puisque vous aviez accepté les deux articles du traité. Vous savez bien que prendre un danseur pour le cotillon ne signifie rien du tout : on danse avec tout le monde. De plus, ajouta-t-elle d'un ton très grave, voyant que la physionomie de Gérard ne se détendait pas, je ne pouvais me dispenser de faire cette politesse à un vieil ami de papa. Vous seriez le premier à me dire qu'il faut ménager les amis de mon père, n'est-ce pas ?

Gérard inclina la tête et s'éloigna sans répondre. Il n'alla pas bien loin, et lorsque M. de Lègle vint rappeler sa promesse à Jacqueline, celle-ci, jetant instinctivement les yeux autour d'elle, aperçut le jeune professeur qui l'observait, sévère et ténébreux. Elle lui fit un petit signe d'intelligence, lui désignant Denise du regard ; mais Gérard demeura impassible et Denise, qui n'était pas informée du pacte, s'éloigna à cet instant au bras d'un autre danseur.

« Il est absurde ! ridicule ! murmura Jacqueline, impatientée et un peu inquiète de voir sa mauvaise plaisanterie tourner au drame, — le voilà qui prend cette bêtise au sérieux et a l'air de méditer quelque vendetta corse ! On ne peut rien faire de drôle avec lui, il est insupportable !

Malgré sa mauvaise humeur, lorsque, pour la figure du cotillon si connue, elle eut le miroir entre les mains, dès que la physionomie renfrognée de Gérard Dalistro s'y refléta, elle se leva et lui donna la préférence.

— C'est la dernière fois de la soirée que je danse avec vous, lui dit-elle vertement, tandis que tous deux valsaient, la dernière fois ! si vous continuez à me faire cette figure. Je voudrais bien savoir de quel droit, par exemple !

— N'ai-je pas le droit de me sentir déçu, quand

vous vous êtes amusée à me leurrer d'un espoir...

— Je vous ai donné l'espoir de danser avec Denise, soutint Jacqueline, sans rougir de sa mauvaise foi, et si vous vous êtes laissée couper l'herbe sous le pied, ce n'est pas ma faute. Je vous ai télégraphié au point de me faire remarquer.

— Pardonnez-moi, répartit sèchement Gérard, j'étais en train d'admirer à ce moment même la verdure du vieil ami de votre père auquel, à cause de sa vétusté, vous n'avez pu refuser ce cotillon.

Un de ces fous rires que Jacqueline avait tant de peine à refouler lui vint aux lèvres, mais elle le reprima et s'écria, sans aucune feinte du reste :

— Vous le trouvez jeune ! Mais il est horriblement vieux ! Il a bien plus de quarante ans, j'en suis sûre ! Je me demande comment vous l'avez regardé.

— Je l'ai assez regardé, mademoiselle, pour constater que vous appréciez la conversation des hommes horriblement vieux, car ce beau vieillard n'a pas cessé de discourir à votre oreille depuis le début du cotillon.

— A mon oreille, monsieur Dalistro ! qu'entendez-vous par-là ? Et avez-vous la prétention, maintenant, de condamner mes danseurs au silence ? Ceci est fort !

Elle le quitta en l'écrasant d'un regard indigné, et affecta, pour se venger, une grande animation et beaucoup de gaieté, en causant avec le comte de Lègle. Celui-ci semblait fort amusé par les réparties, la vivacité de la jeune fille, et sa façon spontanée et originale de peindre les gens d'un trait, avec les scrupules subits et sincères qui la saisissaient, aussitôt la phrase lancée, lorsque le mot avait été un peu trop mordant.

Malgré ses menaces, Jacqueline dansa plusieurs figures avec Gérard Dalistro, et, chaque fois, leur discussion reprenait sur un ton aigre-doux qui achevait de mettre Jacqueline en verve. Au fond, elle s'avouait qu'elle avait eu tort, mais, avec une logique bien féminine, elle jugea que, pour réparer tout, il fallait que Gérard lui fit des excuses.

Celui-ci n'y paraissait guère disposé. Cependant, Jacqueline trouva le moyen sûr d'arriver à ses fins. Elle s'arrêta un instant devant lui, pour piquer un papillon d'or dans le revers de son habit, et murmura d'un ton de reproche résigné :

— Quand je pense que vous aurez fait votre possible pour me gâter mon dernier cotillon ! Je n'aurais pas cru cela de vous.

Quelques minutes plus tard, le malheureux Gérard faisait des excuses en règle accompagnées bruyamment par l'orchestre, confessait son iniquité et sollicitait un pardon qui lui fut généreusement accordé.

Le grand jour se glissait à travers les draperies des fenêtres, lorsque les invités du colonel commencèrent à prendre congé. M. de Lègle se trou-

vait encore à côté de Jacqueline, qu'il venait de reconduire auprès de sa mère et de sa sœur. Il fut frappé de l'expression de mélancolie qui envahit soudain son visage mobile, tandis qu'elle enveloppait d'un regard circulaire la salle de bal rapidement vidée, où les lumières se mouraient dans les lustres en même temps que les fleurs dans les corbeilles.

— C'est triste, la fin d'un bal, n'est-ce pas, mademoiselle ? dit-il de sa voix qu'on pouvait toujours croire ironique. L'attente semble indéfinie jusqu'au plus prochain.

Jacqueline secoua la tête :

— Le bal prochain ! Sait-on s'il viendra jamais ?... Moi, j'ai idée que j'ai dansé ce soir pour la dernière fois de ma vie.

Il se récria :

— La dernière fois de votre vie, mademoiselle ! Vous allez me faire croire que vous vous sentez des velléités pour le cloître, et alors... qui fera la cueillette des tilleuls ?

Jacqueline feignit de ne pas entendre et se leva pour suivre sa mère et Denise. Le comte les accompagna jusqu'à la porte de la salle, et les quitta, en priant M^{me} Genest d'annoncer sa visite à son mari.

Gérard Dalistro se trouva à point pour jeter sur les épaules des deux jeunes filles les châles de laine soyeuse, tricotés de leurs mains, qui leur tenaient lieu de sorties de bal.

— C'est la plus belle fête que nous ayons encore vue ! déclara Denise avec une gaieté douce et rêveuse, en serrant étroitement contre elle l'écharpe dans laquelle Gérard l'avait enveloppée.

Ils suivaient un chemin qui descendait rapidement vers les faubourgs de la ville, et les jeunes filles marchaient d'un pas aussi allègre que si leurs pieds menus n'avaient pas marqué toute la nuit le rythme des danses les plus variées. M^{me} Genest, suspendue au bras de son grand fils, venait plus lentement, le front un peu incliné comme de coutume.

Genêt avait les sourcils froncés et la mine morose ; il releva brusquement l'exclamation de sa sœur :

— La plus belle fête ! Du moment que les jeunes filles voient des pantalons rouges, elles trouvent tout splendide ! Je ne dis pas cela pour toi, Denise, car il me semble que tu as dansé principalement avec Dalistro. Mais, vraiment, c'était ce soir le triomphe de la garance : il n'y en avait que pour elle !

— Je n'ai pas dansé seulement avec Gérard Dalistro, protesta vivement Denise.

— Allons ! prends patience, Genêt, fit Jacqueline, moqueuse ; bientôt, tu l'endosseras, si je puis m'exprimer ainsi, le pantalon garance, et tous les succès te sont assurés.

— Je voudrais bien savoir, reprit son frère, ra-

geur et sans lui répondre, qui a fait courir le bruit imbécile que j'allais renoncer à Saint-Cyr, et m'engager, lorsque je suis déjà admissible et assuré de la réussite finale, d'après M. Fromental.

— On a dit cela ! s'écrièrent Denise et M^{me} Genest ; qui donc ?

— Qui ? Madeleine Legagne, entre autres. On m'a insinué bien d'autres sottises encore. Quelle peste que ces petites villes, où l'on ne cesse de moudre des cancans ! Ah ! Paris ! Paris ! Pouvoir vivre dans un milieu intelligent et y faire son trou !

— Si le roi m'avait donné Paris, sa grand'ville, fredonna Jacqueline,

Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie !
Au gué !
J'aime mieux ma mie !

— Chacun son goût ! grogna Genêt, sous sa moustache déjà épaisse ; pour moi, je dis : Au diable toutes les mies du monde et les bergères de province qui font des mines de princesses ! Les aimera qui voudra !

— Mon pauvre enfant ! gémit sa mère ; quelle contrariété si vive as-tu donc éprouvée ?

Genêt ne répondit pas. Jacqueline eut un sourire discret qui témoignait qu'elle n'avait pas besoin de poser de questions ; mais elle cessa de taquiner son frère, et le trajet se termina en silence.

VII

Deux journées s'écoulèrent avant que M. Genest s'annonçât positivement à sa famille. Dès son arrivée, il se montra très surexcité et nerveux, déblatéra amplement contre les ministères et l'incurie de leurs employés, contre les éditeurs, leur ineptie et leurs prétentions outrées, mais laissa entrevoir qu'il comptait, pour le venger de toute cette clique, sur l'apparition du livre dont il avait trouvé moyen, malgré tout, de hâter l'impression.

Il eut, le jour même de son retour, une longue conversation avec Gérard Dalistro, à la suite de laquelle le jeune professeur s'en alla, tête baissée, l'air tristement préoccupé, sans accepter l'invitation que lui faisait M^{me} Genest de rester au repas du soir.

— Cela va mal, dit Gustave à Jacqueline, le lendemain ; papa a fait, à Paris, l'emprunt que Dalistro craignait. Ce n'est pas énorme, paraît-il, seulement de quoi couvrir les frais d'édition de son volume et ses dépenses pendant les trois semaines qu'il est resté là-bas. Mais le pire, c'est que la chose s'est ébruitée en ville ; il y a des gens très montés, de ceux mêmes auxquels on ne doit rien. Dans le monde, cela se passe comme au désert lorsqu'on est suivi par les hyènes : si on a

le malheur de faire un faux pas, toutes se jettent sur vous. Genêt est absorbé par le bonheur de son admissibilité à Saint-Cyr, mais le jour où la chose lui reviendra aux oreilles, nous aurons une belle explosion !

Jacqueline, en l'écoutant, sentait son pauvre cœur trembler d'une inquiétude d'autant plus troublante qu'elle était confuse :

— Gustave, je ne comprends rien à ces affaires ; dis-moi, est-ce que vraiment on peut tout vendre ici et nous mettre dehors ?

Gustave fit « oui » d'un signe de tête, et ajouta d'un ton bref où perçait l'émotion contenue par une énergie invincible :

— Pour moi, mon parti est pris de toutes façons ; que l'événement arrive ou non, cela n'y changera rien. Mais, pour papa, qui lutte depuis si longtemps et est déjà dans un tel état d'énervement, ce serait à le rendre fou. Quant à...

— Quant à maman, acheva Jacqueline, voyant que son frère s'arrêtait sans oser aller jusqu'au bout de sa pensée, elle en mourrait !... Et Denise ? et Suzanne ? et les pauvres petits !... Les entends-tu rire en se roulant dans le foin coupé, sur la pelouse, sans se douter de rien... Que deviendront-ils ?

Gustave haussa les épaules, et bourru :

— Ce sont des enfants ; ils ne comprendront pas et souffriront moins.

— On ne sait jamais, murmura Jacqueline, vois Denise... Personne, excepté moi, ne peut savoir tout ce que Denise a eu de tristesse dans l'âme depuis sa petite enfance... Et dire que M^{me} Fromental se meurt, qu'il n'y a rien à espérer non plus de ce côté-là !

— Que pourrait M^{me} Fromental !... Ah ! fit Gustave, serrant les poings et étendant dans toute leur longueur ses bras nerveux, si on pouvait seulement se vendre comme esclave, ainsi que cela se pratiquait jadis !

— Tu le ferais ? demanda Jacqueline avec une expression singulière.

— Si je le ferais !

Un coup de sonnette interrompit ce colloque que le frère et la sœur tenaient dans la salle à manger. Jacqueline s'approcha de la fenêtre et écarta le coin du rideau. Elle se rejeta vivement en arrière :

— C'est le comte de Lègle ! dit-elle ; son coupé est devant la grille.

— Ah ! le fameux ami de papa... Il est probable qu'il ne les prodiguera guère, ses visites, quand il sera mieux informé, observa Gustave de son ton amer.

Bernardin Genest reçut le comte dans son cabinet. L'entrevue fut très animée et des plus cordiales, à en juger par les lambeaux de phrases, les exclamations et les rires que l'on pouvait surprendre à travers la porte mal jointe.

M. de Lègle ne voulut pas se retirer sans avoir

présenté ses hommages à M^{me} Genest et à ses filles. Denise essaya de se récuser, sous prétexte de confitures à préparer, mais Jacqueline l'entraîna de vive force.

Le comte prolongea sa visite et se montra d'une amabilité parfaite. On parla du bal du colonel et de tous les petits potins de Villebon. Il n'y eut qu'un mauvais moment, pendant lequel M^{me} Genest fut au supplice; M. de Lègle multipliant ses questions involontairement indiscrettes sur les membres de la famille d'Armenould, qui avaient jadis habité le pays, et qu'il connaissait au moins de réputation. Son instinct d'homme du monde lui fit sentir très vite que le terrain était dangereux; la façon dont Bernardin Genest semblait bouillir sur place dut aussi l'éclairer, et il abandonna rapidement ce sujet.

Après le départ du comte, M. Genest qui montrait la même ardeur dans ses engouements que dans ses haines, se répandit en éloges sur son visiteur. Il se sentait très fier de cette reconnaissance aussi flatteuse qu'inopinée, due, pensait-il, à ses seuls mérites. L'engouement, chose souvent communicative, gagna en quelque sorte toute la famille: Genêt se proposait de rendre avec son père la visite du comte de Lègle, un homme si aimable, ne pouvant manquer de lui procurer de belles relations parisiennes, lorsqu'il serait à Saint-Cyr; Suzanne, qui n'avait aperçu le comte que par la fenêtre et de dos, déclarait qu'il avait l'air d'un paladin; Denise s'attendrissait en se remémorant que, sans crainte de salir ses gants blancs, il avait mis une pièce d'argent dans la main crasseuse d'une vieille mendicante qui l'importunait de ses jérémiades, au moment où il remontait en voiture; enfin, Albert et Roger, caracolant, dans les allées du jardin, sur des manches à balai, se disputaient à qui représentait le mieux la superbe prestance du comte de Lègle sur son beau cheval isabelle. Gustave, seul, n'exprima pas d'opinion et se renferma dans sa méfiance habituelle, tandis que Jacqueline s'amusait à tourner doucement en ridicule l'enthousiasme général et le personnage qui le provoquait.

Mais, bientôt, surgirent des préoccupations d'un autre ordre.

Les épreuves du fameux ouvrage de Bernardin Genest commencèrent à lui arriver de Paris. Ce fut tout un événement. Bernardin contemplait les lignes imprimées, d'un œil paternel, mouillé de quelques larmes d'orgueil attendri. Puis Gérard Dalistro, en qui l'ex-professeur Genest se sentait une confiance qu'il n'aurait pas voulu avouer dans toute son étendue, fut convié à s'associer au labeur des corrections!

Plus grave et plus ténébreux que jamais, le jeune homme passait chaque jour de longues heures auprès de M. Genest, penché sur les placards d'imprimerie, dans l'élaboration souvent orageuse de ces corrections

Bernardin éclatait parfois en véritables fureurs contre le jeune professeur: « Cet entêté-là voudrait me faire tout recommencer, » hurlait-il, quelque juron accentuant encore son exaspération.

Gérard demeurait impassible, laissant passer la bourrasque, et sa fermeté finissait presque toujours par avoir raison des résistances de M. Genest.

Le travail avançait donc avec une beaucoup plus sage lenteur que ne l'aurait voulu Bernardin, lorsque de nouveaux incidents se produisirent.

M^e Laboron, un avoué de la ville, très digne homme, mais dont la figure, d'une longueur démesurée, semblait toujours présager les plus fâcheux événements, se présenta à plusieurs reprises à la porte de la petite maison.

— Ma visite est d'un caractère tout officieux, l'entendait-on dire, en entrant dans le cabinet de M. Genest. Mais celui-ci, au bout de quelques minutes, discutait bruyamment, avec une âpreté et une violence qui semblait ne pas laisser à son interlocuteur le temps de placer une objection ou un raisonnement.

Après le départ de l'avoué, Bernardin, sans rien vouloir expliquer à sa femme suppliante et épeurée, tombait dans des crises de désespoir où il maudissait la vie, les hommes, la destinée et le jour qui l'avait vu naître.

— C'est intolérable! déclarait Genet qui poussait vigoureusement la préparation de son examen oral pour Saint-Cyr et, sous ce prétexte, passait au logis le moins de temps qu'il pouvait.

— Cela va très mal! répétait Gustave à Jacqueline, et celle-ci n'osait interroger Gérard qui semblait vouloir se dérober à ses questions et se contentait de secouer la tête en murmurant:

— Il n'y a rien à faire. Espérons que le ciel interviendra pour empêcher le pire.

— Le ciel n'aide que ceux qui s'aident, soupirait Jacqueline; sans cela il aurait trop de besogne!

Cependant, singulièrement sérieuse et recueillie, elle s'en allait parfois à la suite de Denise, dans la chapelle d'un couvent voisin, toute petite et dénudée, dont elle avait jusqu'alors critiqué la laideur au point de prétendre qu'il lui était impossible d'y prier.

La tête dans ses mains, elle se plongeait dans de ferventes méditations, plus ferventes que longues, sa nature essentiellement active ne tardant pas à lui rendre sa pieuse immobilité intolérable.

— Je suis comme sainte Marthe, se disait-elle, pour se consoler, en constatant son absence de dispositions méditatives; il faut que je m'agite!

Alors elle se levait, poussait un gros soupir et répétait deux ou trois fois, tout bas, avant de se retirer:

— Mon Dieu! il espère que vous interviendrez pour empêcher le pire! moi aussi, je vous supplie d'empêcher le pire d'arriver!

Un après-midi, comme elle quittait la chapelle, glissant le plus doucement possible sur la pointe

des pieds, afin de ne pas troubler Denise dans sa prière, elle se trouva, en sortant, face à face avec M^{me} d'Oliouze.

La femme du lieutenant-colonel l'aborda aussitôt, déployant une amabilité plus exhubérante encore que de coutume. Elle fit des compliments exagérés à la jeune fille sur la grâce de sa toilette, une robe de cotonnade rose qui n'avait pour mérite que sa fraîcheur.

Enfin, elle s'écria, avec un air évaporé qui ne sembla pas absolument naturel à Jacqueline :

— A propos, vous seriez gentille de me donner une heure ou deux de votre temps ! Figurez-vous que mon médecin m'ordonne de longues promenades en voiture. Cela m'assomme ! aussi je mets en réquisition (style militaire) toutes mes amies à tour de rôle, afin d'assaisonner un peu le remède par leur présence. Aujourd'hui, je n'ai personne et ce sera une véritable charité de votre part de m'accompagner.

Jacqueline hésitait, mais rien ne la réclamait ailleurs, la promenade la tentait et l'insistance de M^{me} d'Oliouze pour la lui faire accepter l'intriguait instinctivement. Elle suivit donc la jeune femme qui rentrait chez elle, à deux pas de là, pour monter en voiture.

La conversation avec M^{me} d'Oliouze, était chose facile. La plupart du temps, elle en faisait tous les frais ; entassant les questions et les réponses, elle passait de l'article toilette à la discussion du roman du jour, des potins du régiment à ceux de la ville, ou racontait avec des détails minutieux toute son existence.

Jacqueline se laissait bercer par ce flot de paroles et le roulement moelleux de la calèche ; elle introduisait de temps à autre un lambeau de phrase, et semblait écouter, mais en réalité ses pensées flottaient ailleurs. Un mot de M^{me} d'Oliouze la réveilla :

— Tiens ! nous voici tout proche de Lambelle, le château du comte de Lègle, vous savez ?

— Oui, répondit Jacqueline, se redressant un peu dans la voiture ; j'ai toujours pensé qu'on aurait dû l'appeler l'Aire.

— L'air ? répéta M^{me} d'Oliouze. Ah oui ! l'aire, l'aire de l'aigle, naturellement. Ah ! charmant, charmant ! Il serait ravi, s'il vous entendait !... Vous savez qu'il a été enchanté de vous, l'autre jour, au bal du colonel ? Quand je pense qu'il vous a invitée pour le cotillon ! Vous avez fait des jalouses, ma petite, vous pouvez m'en croire ! Lui qui ne voulait pas entendre parler des jeunes filles, vous l'avez converti...

— Et pourquoi ne voulait-il pas entendre parler des jeunes filles ? questionna Jacqueline.

— Bah ! une idée, répondit M^{me} d'Oliouze en riant. Il prétend qu'elles lui font peur, que ce sont des petits sphinx dont les griffes poussent.

Jacqueline eut son rire joyeux, tout plein de jeu-

nesse et de candeur : — Il a une singulière imagination.

— Oh ! c'est un homme unique ! affirma M^{me} d'Oliouze. Et comment l'avez-vous trouvé, vous ? je serais curieuse de le savoir.

— J'ai trouvé qu'il dansait bien et causait de même, répondit évasivement la jeune fille.

— Très laconique, cette appréciation... Le petit sphinx doit se cacher là-dessous ! Voyons ! ne l'avez-vous pas trouvé bel homme, distingué, charmant ?...

— Il est très distingué naturellement, répliqua Jacqueline, avec autant de calme que son interlocutrice montrait d'animation ; il a une taille superbe et il a dû être très beau.

— Dû être !... Pourquoi ce passé ?

— Mais... c'est qu'il n'est plus jeune... D'après ce qu'il m'a dit, il se serait lié avec mon père avant ma naissance...

— Cela ne prouve rien. Votre père était déjà capitaine et, lui, faisait son volontariat. Vos calculs n'ont pas de base. Du reste, je trouve que pour les hommes, il est exact de dire qu'ils n'ont que l'âge qu'ils portent, et, vraiment, l'on ne donnerait guère plus de trente ans au comte de Lègle.

— De dos peut-être, répartit Jacqueline qui y mettait de la taquinerie.

— De dos, par devant, et de profil, mademoiselle ! Et tenez, vous me piquez au jeu. Ce n'est pas la coutume que les dames fassent des visites aux célibataires, mais nous sommes à sa porte, ma foi, entrons ! Nous pourrions régler de visu notre différent.

Jacqueline n'eut pas le temps de protester, M^{me} d'Oliouze donna à son cocher l'ordre de tourner dans l'avenue menant au château, dont les tourelles grises pointaient au travers de massifs d'arbres superbes.

En approchant, elles aperçurent le comte de Lègle qui se promenait, donnant des ordres à un jardinier. Au bruit de la voiture, il se retourna et vint vivement au-devant des visiteuses, son chapeau à la main ; un éclair de vraie satisfaction brillait au fond de ses prunelles d'acier bleu.

M^{me} d'Oliouze s'excusa de son indiscretion, prétendit qu'elle n'avait pas compté le trouver chez lui, croyant qu'il sortait toujours à cheval dans l'après-midi et qu'elle n'avait d'autre intention que de faire admirer de près à sa jeune compagne les beautés du château. Elle se fit prier pour descendre de voiture, mais finit par céder aux instances de M. de Lègle.

Pendant ce déploiement de grâces mondaines, Jacqueline enveloppait du regard la ravissante et curieuse construction qui se dressait devant elle et qu'elle n'avait jamais vue d'aussi près.

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



La mode est essentiellement capricieuse, mouvante, et sa fantaisie spontanée, déraisonnable, injustifiable, est même la condition *sine qua non* de son éclat. Dépouillée de ses défauts, il ne lui resterait aucune qualité, aucun charme ; sa religion tyrannique se mourrait faute de croyants ; il n'y aurait plus rien du tout : ce serait affreux !

Nous n'en sommes pas encore là ; elle continue d'être absurde et charmante, déesse et reine ; ses autels et ses royaumes se multiplient ; brûlons ensemble un peu d'encens à ses pieds.

Non pour vous parler toilettes, cet article est traité de main de femme à l'autre page ; mais plus humblement de cuisine ; car la déesse ne dédaigne pas de descendre à l'office pour s'occuper de confitures, de liqueurs et même de cornichons. Je disais donc que la mode varie sans cesse, elle se choisit de nouvelles victimes, les pare de fleurs et les immole aussitôt. Nos tables sont là pour en faire foi : Bouquets, plantes, surtout, glaces, petites lampes, grands candélabres, broderies, dentelles, rubans, cristaux, porcelaines, argenterie, que n'invente-t-on pas pour donner à son couvert l'aspect d'un reposoir ! Maintenant, lorsqu'on est invité à dîner, l'unique préoccupation est de savoir comment sera le couvert.

Mais ce raffinement d'élégance devait entraîner une réforme dans la nourriture elle-même. Comment présenter le bouilli familial avec sa couronne de persil et de carottes ; le poulet au blanc flanqué de quatre champignons, le gigot, les haricots et la crème au caramel, au milieu de ce parterre illuminé ? Du bœuf, du porc, du mouton, du canard, fi donc ! Et alors toute la science culinaire moderne consiste à donner le change aux

convives, sur ce qu'on leur offre. Le mouton est agneau, quelquefois chevreuil ; le bœuf devient sanglier ; la poule, pintade ; le lapin, volaille, etc. ; grâce à toutes sortes de petites industries clandestines que les femmes se chuchotent à l'oreille à l'heure intime où ces messieurs disparaissent avec les cigares, le café et autres horreurs à leur usage spécial. On resserre le cercle, on se confie des recettes, on élabore des menus, on cite de mémoire ceux qu'on a consommés cet été dans d'autres milieux, on s'extasie sur certaines trouvailles, on pousse les hauts cris devant des hardiesses par trop excentriques : le raisin avec le veau, les groseilles autour du lièvre, les moules dans du champagne, les fraises à l'éther, les framboises au poivre, la salade à la crème. Le grand art et l'ambition, c'est de faire les mélanges dans une si juste proportion que les dégustateurs y soient pris, et qu'après avoir mis leurs lorgnons s'ils sont myopes, avoir considéré l'objet, l'avoir goûté avec recueillement, flairé avec toute l'attention de leur odorat, ils rendent un oracle qui sera une bêtise. Alors, nous, les maîtresses de maison, nous sommes heureuses. On a pris une poire râpée pour une compote de bananes, des pommes à l'acide chlorhydrique pour de l'ananas, des biscuits à l'acide prussique pour une croûte au kirsch. La cuisine ne sera bientôt qu'un laboratoire.

Pour terminer cet exposé sommaire des tendances de la saison, je vais vous donner deux recettes qui mystifieront, et d'une manière agréable, vos convives s'ils ne sont pas prévenus ; mais, pour cela, ne laissez pas traîner votre journal sur la table.

Mon premier plat est un hors-d'œuvre froid qu'on peut servir au commencement du repas, ou à la fin s'il y a disette de légumes ; nous l'intitulerons, *Concombres à la Chabrol*, en mémoire du fort célèbre où les assiégés se nourrissent surtout de conserves de thon, ce poisson formant la base de ce hors-d'œuvre.

Prenez un concombre, épluchez soigneusement la peau, ôtez de même les pépins, coupez en grosses rondelles, faites bouillir à l'eau salée.

Quand vos rondelles sont cuites (un quart d'heure environ), égouttez et jetez de l'eau froide en dernier. Pendant que le concombre s'égoutte et refroidit, faites une pâte de beurre et de thon que vous pilez et passez au tamis, bourrez-en l'intérieur de vos rondelles, rangez-les dans un plat les unes contre les autres, masquez-les d'une légère couche de mayonnaise. Faire cette dernière très épaisse et y incorporer en dernier lieu une cuillerée de purée de tomate crue qui donne une jolie couleur rose et un goût appréciable; prendre garde de ne pas faire cette purée claire, elle rendrait la mayonnaise aqueuse. Mettre au frais jusqu'au moment de servir, ou même sur de la glace, si on en a pour d'autres préparatifs.

Ma seconde recette est un entremets prompt, facile et économique; il sera de ressource si un convive vous arrive inopinément: Vous lui servirez mes *cornets à la crème*. Courez chez le boulanger et prenez quatre croissants pour six personnes. Coupez-les en deux dans le sens de la largeur; jetez dessus du lait bouillant sucré et très vanillé, laissez tremper jusqu'à ce qu'ils soient bien pénétrés et gonflés presque de moitié. Prenez sur une fourchette, trempez dans un blanc d'œuf en neige, faites frire comme le *pain perdu*. Si vous avez réussi, tout le monde croira manger une crème extra fine dans une enveloppe de pâte croquante.

Cette mode des transformations culinaires n'est pas nouvelle, elle a été rajeunie et appropriée au luxe et au raffinement de la vie actuelle, mais il y a quelques soixante ans on mystifiait aussi avec plaisir ses convives, et l'on voit encore dans les vieux livres de jardinage l'énoncé de légumes destinés à la salade et qui seront cause d'« amusantes méprises ». Amusantes ??? Je connais plus d'un mangeur de laitue que ça n'amuserait pas du tout, car ces petits légumes ressemblent à s'y méprendre soit à des vers, soit à des chenilles. Je ne vois pas l'agrément; mais il faut croire qu'il y en avait, puisque l'espèce n'en est pas tout à fait perdue.

..

La mort récente de l'amiral de Lamornaix a été un deuil pour notre marine qui lui a fait des obsèques magnifiques. Toutes les pompes auxquelles participe l'Océan sont imposantes et, quand il s'y mêle le cérémonial militaire, le spectacle est profondément émouvant.

La dernière fois que j'ai vu le *Formidable*, il y a quelques années, c'était dans les eaux bleues de Villefranche sous un admirable soleil d'hiver, et le cuirassé avait caché ses engins de guerre sous des monceaux de fleurs; les canons remisés je ne sais où étaient remplacés par des plantes vertes, il y

avait des camélias dans les embrasures, un toit fait de drapeaux et d'oriflammes, des tentures en filet avec des bouées de distance en distance pour relever, en guise de passementeries, ces légères tentures. A la coupée, un brillant aide de camp tendait la main aux jeunes femmes qui étaient amenées par les canots de la flotte. Il y avait matinée dansante à bord et, le soir, nous rentrions éclairées par les feux électriques que l'escadre projetait sur nous. L'orchestre jouait des valses ravissantes, on riait, on dansait sur les ponts, jusque dans ce salon, où hier, couché dans un drapeau dormait de son dernier sommeil le brave marin que nous regrettons. Et les canots cette fois-ci revêtus de deuil, les drapeaux en berne, les sourds roulements des tambours voilés, les chants funèbres ont accompagné le dernier voyage du maître de toutes ces belles et grandes choses. Que de contrastes dans la vie, et que de douloureux retour sur le passé joyeux quand le présent est triste. Mais j'oublie que votre âge n'a pas encore de passé, et c'est du lendemain qu'il faut vous parler, puisque la veille n'existe pas pour votre impatience et votre jeunesse. Le malheur, c'est que je ne sais rien de cet avenir attirant, mystérieux, charmeur, si non qu'il vous apportera beaucoup de surprises, sa part de plaisirs, de triomphes, de nouveautés, et vous pensez en me lisant à cette exposition qui va clore le siècle, dont les palais merveilleux sont sortis du sol avec une promptitude vertigineuse. Les journaux sont déjà remplis de détails intéressants; ce n'est plus de sous-sols, de plans, de fondations qu'on s'occupe, mais des colonnades, des peintures, des aménagements extérieurs, et le concours au sujet du diplôme qui récompensera les exposants hors ligne vient d'être clos. C'est un jeune, cette fois, qui a distancé les autres concurrents. Ces jeunes, ils ont toutes les chances! Il se nomme Camille Boignard, et on dit que son projet est plein de grâce. La description ne vous dirait rien, sachez seulement qu'il renferme un génie, un ouvrier, une nourrice, le poupon et deux femmes. En 1855, ce fut Ingres qui fut chargé de ce travail; en 1878, Baudry; en 1889, Galland. Quelle belle fête nous attend et va nous réunir, chères lectrices! Vous viendrez de tous les points du globe, et vous vous retrouverez chez vous dans ces pavillons qui porteront à leur frontispice les couleurs de votre patrie, où l'on parlera votre langue, où l'on exhibera ce que vous avez de plus beau, de meilleur, et où l'orgueil national exultera sans jalousie, sans souffrances, parce que tout sera au plus haut point de perfection. Encore trois mois et nous entrerons dans cette fameuse année. Trois mois, le temps d'ouvrir sa porte et de dire: Entréz.

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Mots en hélice

Mots reliant les deux triangles, verticalement : Un génie poétique du XIX^e siècle.

Premier triangle, horizontalement : Une danse entraînante. — Oiseau d'Egypte. — Le roi de la basse-cour. — Pronom. — Tout rond.

Deuxième triangle, horizontalement : Pour le roi. — Exclamation. — Chef-lieu français. — Qui n'est pas court. — Coiffure de soldat.

(Ma bicyclette, mon chien et moi.)

Mots en croix

Disposer en croix les lettres que voici et former le nom d'une mère et de sa fille pour laquelle la première eut une affection devenue légendaire :

A N N G G G É É I R S V

(Miss Teyrr.)

Paroles historiques

Quel est le héros qui fut si révolté, si mauvais enfant, que sa mère disait de lui : « Il n'y a point de plus mauvais garçon au monde; il est toujours battant ou battu; son père et moi, nous le voudrions voir sous terre » ?

(Louise et Henri.)

Mots en trident

Verticalement : Reptile venimeux. — Dangereux voisin. — Soldat de la mer.

Horizontalement : Dans le poêle ou la cheminée. — En chimie. — Le roi de la moisson.

(Étincelle.)

Vers à terminer

Le long du quai les grands
Que la houle incline en
Ne prennent pas garde aux
Que la main des femmes
Mais viendra le jour des
Car il faut que les femmes

Et que les hommes
Tentent les horizons qui
Et ce jour-là les grands
Fuyant le port qui
Sentent leur masse
Par l'âme des lointains

(Une Hirondelle joyeuse.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE SEPTEMBRE

Mots en if :

C
O H E
B R A V E
C O N T E N T
P A L E R M E
A
C A T U L L E
T A B L E
B A R R E A U
I
A
N
O D E

Mots en triangle :

P A L E R M E
A M I T I E
L I L A S
E T A U
R I S
M E
E

Blason : La famille des Canova.

Mots en croix de Malte :

G R I S A I L L E
G C H A R B O N P
R C B O R N E G E
I H B F E U C A N
S A O F S E H L I
A R R E S T A T I O N
I B N U A E E C S
L O E E T E N H U
L N C H I E N E L
E G A L O C H E E
P E N I N S U L E

Charade : Para vent.

Mots en étoile :

G
N I
G O N D O L E
E X T A S E
F U R E T
E L E G I E
E P I N G L E
L A
R

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.